

Michel Arnauld, lecteur de L'Immoraliste (Fragments)

par

ÉRIC MARTY

« Marcel Drouin est la personne que j'estime et peut-être que j'aime le plus au monde. Nous nous exaltons superbement sitôt ensemble ; nous nous faisons du bien. » (*Journal*, 30 juillet 1891).

« J'étais en Afrique du Nord lorsque j'appris qu'il avait cessé de vivre ; je compris soudain que, de tous les amis que j'avais laissés en France, il n'en était sans doute pas un que j'aurais plus souhaité revoir. » (Préface à *La Sagesse de Goethe*).

Il n'est pas envisageable ici d'examiner les relations complexes de Gide et de Marcel Drouin. Nous sommes encore trop démunis pour esquisser ce qui pourrait être une « psychologie de l'amitié contrariée ». On notera seulement pour commencer qu'au delà de toute psychologie, Drouin a été pour Gide le « super-lecteur » ; qu'il y a eu chez Gide le désir de *se faire lire* par Marcel Drouin et que ce désir, s'il a été parfois déçu (*Corydon*), a été parfois satisfait. Les reproches de Marcel Drouin à l'égard de *Corydon* mériteraient à eux seuls tout un article. Ce qui demeure, c'est peut-être que si Drouin est un lecteur décevant (pour Gide), ou plus exactement *frustrant*, Michel Arnauld, lui, a été le *bon* lecteur.

*

En novembre 1902 paraît dans *La Revue Blanche* un compte rendu de *L'Immoraliste*, signé Michel Arnauld. Étrange initiative, puisque Mme Mardrus a déjà fait l'éloge de ce récit dans cette même revue ¹. Il ne

1. Le BAAG a reproduit le texte intégral de ces articles de Lucie Delarue-

s'agit donc pas d'un simple « compte rendu » ; c'est autre chose. Désir de Gide de recevoir une approbation supplémentaire ? Désir d'autre chose que l'enthousiasme féminin d'une dame trop complaisante ? Gide a souhaité cet article comme un rectificatif ou comme une caution, comme un antidote à une lecture trop simple.

*

Drouin compare, dès la première ligne, *L'Immoraliste* de Gide au *Faust* de Nerval au travers d'un élément anodin : la « couverture bleue ». Prétexte : derrière Nerval, il y a Goethe, comme derrière Gide il y a Nietzsche.

*

Drouin ne commente Gide qu'une fois la seconde édition parue : c'est-à-dire celle qui comprend la préface de Gide. L'enjeu sera moins celui de la fiction que celui de son interprétation.

*

Le premier mot employé est celui de *tendresse*, mais tout aussitôt rectifié : « Ce que j'ai de tendresse pour ce livre, je ne le veux montrer qu'en l'expliquant. » Ce mot de tendresse est important : il n'est pas seulement amical et affectif. Il renvoie à un certain type d'attention et de lecture. La rectification est plus importante encore : il s'agit d'argumenter un sentiment et de le dissimuler par l'argumentation tout en le faisant vibrer auprès de l'autre (le lecteur : celui qui n'a rien compris).

*

Le premier nom est celui de Nietzsche. « Nietzsche a dit : "Nous autres immoralistes..." ». Mais comme pour la *tendresse*, le nom n'est là que pour être déconstruit. C'est par un autre mot, subtil, que ce nom est gommé : celui de *nuances* : « un jeu de nuances savamment compensées... » et « Cette compensation des nuances, *L'Immoraliste* le permet. » Ce que voit tout aussitôt Drouin, c'est le grand thème gidien de la postulation simultanée des contraires : « L'antithèse y est auprès de la thèse, l'objection avec l'argument, non point séparés, mais unis dans la même âme et dans la même vie. » Le caractère univoque du titre *L'Immoraliste* est détruit par le texte. Il fallait le titre (« L'écarter alors qu'il s'offrait, c'eût été timidité vaine. ») mais le texte n'est véritablement lisible qu'à la condition d'admettre qu'un titre peut être contredit par lui.

*

Cependant, Drouin ne cède pas à la facilité d'exonérer Gide de nietzschéisme, au contraire. Il reprend la question fondamentale de Nietz-

sche : « Que peut l'homme ? » et en fait la question gidienne. Il est bon que Drouin soit parti de la *question* nietzschéenne et non de l'*affirmation* nietzschéenne (« l'amen »), car la question est au delà de tout dogmatisme. Seule elle est capable d'engendrer la fiction, l'œuvre d'art et de préserver son autonomie : « *L'Immoraliste* est une œuvre d'art, complète en soi, née d'elle-même. » La question est un *germe*.

*

Ce que je trouve juste chez Drouin, c'est qu'il pose très vite la question du *pathologique*. « Michel est d'abord un malade qui veut guérir, et pour cela nomme Bien, tout ce qui lui est salutaire, Mal, tout ce qui retarde sa guérison. » (Quel meilleur résumé du livre ?) Car tout aussitôt naît une conséquence fondamentale : ce livre est, au contraire de Nietzsche, un livre sans disciple. Tout est dans l'instinct d'un seul, d'un être singulier, d'un homme.

*

Il y a autre chose. Drouin, sans détacher Gide de Nietzsche, mais en créant entre eux un *espace*, les fait dialoguer. C'est Nietzsche qui parle et qui demande : « Tu te nommes libre ? Je veux entendre ta pensée maîtresse, et non simplement que tu as secoué le joug — es-tu de ceux à qui il est permis de le secouer ? Je sais, plus d'un a rejeté sa dernière valeur, en rejetant sa sujétion... » Drouin-Nietzsche fait aller Gide jusqu'au bout de sa parole. Car, on le sait, depuis les *Nourritures*, la dernière parole gidienne ne peut être que « Jette mon livre »...

*

Drouin comprend très bien que la parole d'affranchissement de Gide n'est pas un propos naïf (retour au vécu, à la sensation...) mais se construit (ou se déconstruit) à partir d'une surculture : détruire le livre alors ne serait pas tout à fait le dernier acte ; ou ce serait un acte en boucle, qui reviendrait perpétuellement au Livre, à l'écriture. Lafcadio se moque du « droit de retouche » de l'écrivain et lui oppose « la vie », « l'acte gratuit », mais Lafcadio est naïf : son acte gratuit pour réussir aura besoin d'être retouché par Protos (la marque du chapeau soigneusement découpée). Drouin conseille à ceux qui ont besoin d'émotions fortes de relire l'histoire de César Borgia et non de lire *L'Immoraliste*.

*

Si Drouin désamorçe l'interprétation naïve de *L'Immoraliste*, c'est qu'il a deviné les « non-dupes », ceux qui voudront opposer à cette antimorale une morale plus forte : une loi nationaliste, une loi socialiste, bref une « idéologie », comme si Michel n'avait pas été inscrit dans le réel social. Ceux-là oublient la seconde partie du récit : l'épisode normand. Et c'est en soulignant l'importance de ce passage que Drouin éclaire véri-

tablement *L'Immoraliste*. Michel ne vient pas de nulle part, il n'est pas une abstraction manipulable par les idées. Son destin traverse aussi le monde réel, dans le feuilletage nuancé de l'expérience du monde.

*

L'article de Drouin s'achève sur ces mots : « L'esprit de pesanteur est vaincu pour un jour... » Sans doute est-ce le plus beau compliment que l'on puisse faire à Gide alors, y compris dans l'apparente restriction du « pour un jour »... Car le propre des livres de Gide est d'être des livres « pour un jour ». Nullement des livres de la grande synthèse, comme c'est le cas pour Proust, mais des fragmentations de cette synthèse impossible et livresque. En écrivant « pour un jour », Drouin délivre Gide de la malédiction du livre.

*

Michel Arnauld est un grand lecteur, Marcel Drouin est un lecteur plus rétif. Il ne se plie pas à la demande d'approbation. Il attend ; il prend un autre nom ; il écrit.